

Janine Leroux-Guillaume

De la gravure avant toute chose

Stella Sasseville

Volume 36, Number 144, September–Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sasseville, S. (1991). Janine Leroux-Guillaume : de la gravure avant toute chose. *Vie des arts*, 36(144), 42–43.

JANINE LEROUX-GUILLAUME: DE LA GRAVURE AVANT TOUTE CHOSE

Stella Sasseville

Par sa contribution

aussi bien en tant

que créatrice, graveuse

que professeure,

Janine Leroux-Guillaume

a joué un rôle constant

et remarquable,

bien que peu visible

dans notre communauté.

Depuis 1950,

elle a poursuivi

sans interruption

une carrière particulière

où savoir-être

et savoir-faire

se confondent.

*Les liens de l'adversité, 1988,
Eau-forte, 35 x 45 cm.*



En 1942, l'École des arts graphiques est la seule à Montréal avec l'École des beaux-arts à dispenser un enseignement de la gravure. Janine y sculptait et gravait le bois debout. Elle en est vite devenue l'experte. «Le bois, dit-elle, c'est un engagement total. Il n'y a pas de choix, il faut aller vers la lumière et c'est difficile. Quant à la couleur, c'est une délivrance.»

Il semble évident que l'atmosphère du milieu de l'époque prône la liberté, l'éclatement des techniques graphiques et l'expression créatrice. Trop indépendante, Janine Leroux-Guillaume n'adhère

à aucun groupe et ne signe aucun manifeste. Sa discrétion et son introversion naturelles, traits majeurs de son caractère, y sont pour une part non négligeable dans son désir de demeurer effacée. Le surréalisme qui bouleverse alors les perceptions artistiques joue également en faveur de son intériorité. Cette influence apparaît dans la production de ses premières années.

Lors d'un séjour à l'École des beaux-arts, où elle étudie avec Aline Gauthier-Charlebois qui y enseigne alors la gravure, elle prend grand soin de perfectionner

tous les procédés techniques de l'estampe et, en quelques années, l'atelier-laboratoire n'a plus de secret pour cette jeune artiste. Son premier burin date de 1953 et déjà, l'oeuvre miniature y voisine avec la pièce monumentale. Ses bois debouts sont des oeuvres périlleuses sur le plan technique et d'une touchante précision. Dès 1956, avec *L'arbre de vie*, un zinc en noir et blanc, surgit une thématique qui encore aujourd'hui a peu changé. Elle s'attache déjà aux grands éléments cosmiques : eau, air, terre, feu. Son introversion et son attachement à la perfection du rendu, en accord avec l'ambiguïté de la réalité qu'elle perçoit, la rendent comme ce sage artiste japonais qui avoue qu'après l'âge de cent ans, il pourrait peut-être enfin comprendre ce qu'est un arbre. «J'ai mis vingt-cinq ans à terminer certaines estampes, dit-elle; je marche sur mes propres pas.»

L'ÉDITION

Dans son abondante production, Janine Leroux-Guillaume a publié plusieurs livres dont certains conservent dans sa mémoire un souvenir plus heureux. *Brûlis*, de 1983, un livre d'art remarquable, porte sur l'histoire déchirante des patriotes de Saint-Eustache en 1837. Préfacé par sa mère sur des poèmes de sa soeur, l'ouvrage et les illustrations dramatiques de Janine interprètent le passé avec les perceptions du présent. En 1977, *Les Imagiers.*, regroupement d'une douzaine d'artistes, publiera, sur une préface de Françoise Bujold et un recueil de poèmes de Gilbert Langevin, des estampes originales sous le titre de *Au milieu de la nuit*.⁽¹⁾ Non seulement s'agit-il de la dernière contribution publique de Françoise Bujold, mais le livre est un témoignage envers le maître qu'est maintenant devenue Janine Leroux-Guillaume. Enfin, pour souligner son soixantième anniversaire de naissance, les éditions Sagitta que dirige Pierre Guillaume, ont publié *Oscillations des Quatre Saisons* (1987), un livre d'art sur un poème de Jean-Marc Fréchette et dans lequel on retrouve cinq eaux-fortes en couleur. D'autres livres voient ensuite le jour. Le plus élaboré d'entre eux, 24

murmures en novembre, sur un texte de Jacques Brault, est édité par le Noroît. Il comporte des tailles-douces et des eaux-fortes en noir et blanc et en couleur, synthèses de tous les procédés de l'estampe auxquels elle s'est intéressée durant sa carrière.

L'ENSEIGNEMENT

À partir de 1955, elle entreprend une carrière dans l'enseignement, notamment à l'École des beaux-arts, au Cégep du Vieux-Montréal et, entre 1976 et 1979, dans son propre atelier. Plusieurs artistes y font des stages de perfectionnement. On y vient de partout. Toutes les techniques et les impressions qui y sont réalisées font effet de nouveauté dans le milieu. Les échanges qui s'y tiennent sont colligés dans un journal de bord qui traite de la vie d'artiste et des responsabilités d'un chef d'atelier. Janine Leroux-Guillaume est d'avis qu'au Québec, on a eu tort de former les graveurs simultanément en conception, en gravure et en impression. «Les résultats ne sont pas probants, affirme-t-elle, parce que le regardeur ne sent plus le métier derrière l'oeuvre.» Pour sa part, elle préfère s'adjoindre un imprimeur, Pierre Guillaume en l'occurrence, afin d'obtenir, dans la compétence de chaque spécialiste, une qualité d'exécution plus grande. À l'instar de ce qui se fait dans les ateliers européens, à son atelier de Montréal, artistes, techniciens et imprimeurs oeuvreront dans une étroite collaboration. Pour réaliser certaines oeuvres sur des cuivres, des zincs et de l'acier, elle utilise depuis 1959, les services de l'atelier Lacourière-Frélat à Paris. La superposition des couleurs y est exploitée d'une façon unique au monde. Dans des eaux-fortes telle *Aqua-vorante* (1973), la dextérité du geste retenu et répété des milliers de fois, dégage des zones de blancs; des lignes filiformes s'entrecroisent dans une certaine anarchie végétale.

Quand on regarde l'oeuvre, sa vision de créateur nous place devant l'immensité tout court. Elle fait sourdre dans le réel ce qui est source de vie. Curieusement, l'artiste se tient à la fois devant et à l'intérieur de l'oeuvre en cours, dans un état d'ubiquité qui entrave chez elle le processus verbal, d'où son étonnant si-

lence. Sa propre nature, son discours, critique envers lui-même, transcendent son univers intérieur. Intimistes, ses thèmes familiers chevauchent les saisons.

Le canoé blessé, de 1965, une eau-forte, rend bien compte de cette qualité d'être.

L'oeuvre gravé de Janine Leroux-Guillaume est considérable. Nous pouvons compter à ce jour, au moins cent quatre-vingt-dix-huit estampes, huit livres d'artiste comprenant cinquante-deux illustrations

dont quarante-cinq gravures où elle utilise quarante-deux procédés techniques différents. Elle est une clef de voûte des techniques graphiques québécoises.

Confiante dans le caractère foncièrement bon de l'humanité, elle utilise l'estampe comme un moyen d'expression et de communication. «J'ai une façon tactile de voir les choses et je valorise le respect du geste essentiel, avoue-t-elle.» Présence et absence se retrouvent dans *Le buisson ardent*, de 1986, imprimé à la poupée en onze couleurs dans une porte et tiré à trente-cinq exemplaires. Elle y écrit un poème racontant les difficultés de la femme engagée.

L'exposition *Parallèle*, tenue à la Galerie Action en septembre 1990 reconstituait le lien entre l'artiste et son oeuvre. Ses gravures et collages, oeuvres fabuleuses sur papier, permettaient de reconstituer la trame d'une carrière qui s'échelonne sur trente-deux ans. Au même moment, à la Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal, elle partageait, avec Johnny Friedlander, les honneurs d'une exposition consacrée à la gravure en France et au Québec. □



Écran pour une naissance, 1967. Bois gravé, 45,5 x 56 cm.

(1) Voir les articles de Jacques de Roussan, «De belles images», *Vie des Arts*, no 91, été 1978, p. 75 et «Les ombres et les lumières de Janine Leroux-Guillaume», no 93, décembre 1978, p. 51.